

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA BRETONNE

Un soir de novembre, veille de Sainte-Catherine, la grille de la maison centrale d'Auberive tourna sur ses gonds et laissa passer une femme d'une trentaine d'années, vêtue d'une robe de laine déteinte, coiffée d'un bonnet de linge qui encadrait d'une façon étrange son visage pâle et bouffi de cette graisse blafarde que développe le régime des prisons. C'était une détenue qu'on venait de libérer. Ses compagnes de détention l'appelaient "la Bretonne". Condamnée pour infanticide, il y avait juste six ans qu'une voiture cellulaire l'avait amenée à la Centrale. Après avoir repris ses hardes et touché au greffe son pécule, elle se retrouvait enfin libre, avec sa feuille de route visée pour Langres.

Le courrier de Langres était parti. Intimidée, gauche, elle se dirigea en trébuchant vers la principale auberge du pays, et, d'une voix mal assurée, y demanda un gîte pour la nuit. L'auberge était pleine et l'aubergiste, qui se souciait peu d'héberger, "de ces oiseaux-là", lui conseilla de pousser jusqu'au cabaret situé à l'autre bout du village.

La Bretonne s'en alla, plus gauche et plus effarée encore, frapper à la porte de ce cabaret, qui n'était à proprement parler qu'une cantine pour les terrassiers. La cabaretière la toisa d'un œil méfiant, flairant sans doute une femme de la Centrale, et finalement la renvoya, en prétendant qu'elle ne donnait pas à coucher. La Bretonne n'osa pas insister; elle s'éloigna la tête basse, tandis qu'au fond d'elle-même s'élevait une haine sourde contre ce monde qui la repoussait. Elle n'avait plus d'autre ressource que que de gagner Langres à pied. Fin novembre, la nuit vient vite; elle se trouva bientôt enveloppée d'ombre, sur la route grise qui fuyait entre deux lièzes de bois, et où le vent du nord soufflait rudement en éparpillant des paquets de feuilles mortes.

Après six ans de vie sédentaire et recluse, elle ne savait plus marcher; les articulations de ses genoux étaient comme nouées; ses pieds accoutumés aux sabots étaient dans des souliers neufs. Au bout d'une lieue, elle eut des ampoules et se sentit déjà lasse. Elle s'assit sur un mètre de pierres frissonnant et se demandant si elle allait être obligée de crever de froid et de faim, par cette nuit noire, sous cette brise glacée qui la morfondait. — Tout à coup, dans la solitude de la route, à travers les rafales du vent, il lui sembla entendre les sons traînants d'une voix qui chantait. Elle prêta l'oreille et distingua la cadence d'une de ces chansons caressantes et monotones avec lesquelles on berce les enfants. Alors, se remettant sur pied, elle marcha dans la direction de cette voix, et, au détour d'un chemin transversal, elle aperçut une lueur qui rougeoyait parmi les branches.

Cinq minutes après, elle atteignit une mesure de torchis, dont le toit couvert de mottes de terre était appuyé à la roche, et dont l'unique fenêtre laissait passer un rayon lumineux. Le cœur anxieux, elle se décida à heurter. La chanson s'arrêta et une paysanne vint ouvrir; — une femme du même âge que la Bretonne, mais déjà vannée et vieillie par le travail. Son casaquin, crevé par endroits, montrait la peau terreuse et hâlée; ses cheveux roux s'échappaient en désordre de sous un petit bonnet d'étoffe; ses yeux gris regardaient avec ébahissement l'étrangère, dont la figure avait quelque chose d'insolite.

— Bonsoir donc, dit-elle en soulevant la lampe à bec qu'elle tenait à la main, que désirez-vous ?

— Je n'en puis plus, murmura la Bretonne d'une voix où sourdait un sanglot, la ville est loin, et si vous voulez me loger pour cette nuit, vous

me rendriez service... J'ai de l'argent et je vous paierais de votre peine.

— Entrez! répéta l'autre après un moment d'hésitation, puis elle continua d'un ton plus curieux que méfiant: — Pourquoi n'avez-vous pas couché à Auberive ?

— On n'a pas voulu me loger... Et baissant ses yeux bleus, la Bretonne, prise d'un scrupule, ajouta: — Parce que, voyez-vous, je sors de la maison centrale, et ça ne donne pas confiance aux gens.

— Ah! — Entrez tout de même... Je ne crains rien, moi, n'ayant jamais eu que de la misère... Il y a conscience de laisser une chrétienne à la porte par un froid pareil... Je vas vous faire un lit avec une jonchée de bruyères...

Elle alla prendre sous un hangar des brassées de bruyères sèches et les étendit dans un coin, près de la cheminée.

— Vous demeurez seule ici? demanda timidement la Bretonne.

— Oui, avec ma *gachette*, qui court sur ses sept ans... Je gagne notre vie en travaillant au bois.

— Votre homme est mort ?...

— Oui, dit la Fleuriotte brusquement, la pauvre *gachette* n'a plus de père... Enfin, à chacun ses maux... Voilà votre lit fait et voici deux ou trois pommes de terre qui restent du souper... C'est tout ce que je puis vous offrir.

Elle fut interrompue par une voix enfantine partant d'un bouc noir, séparé de la pièce par une cloison de planches.

Bonne nuit! reprit-elle, je vas retrouver la petite qui s'épeure... Tâchez de bien dormir!

Elle prit la lampe et gagna le cabinet contigu, en laissant la Bretonne dans l'obscurité.

Celle-ci s'était étendue sur les bruyères. Après avoir mangé elle essayait de fermer les yeux, mais le sommeil ne venait pas. A travers la cloison, elle entendait la Fleuriotte causant à mi-voix avec sa petite, que l'arrivée de l'étrangère avait réveillée et qui ne voulait plus se rendormir. La Fleuriotte la dodelinaît, elle l'embrassait avec des paroles caressantes, dont la naïve expression remuait singulièrement la Bretonne.

Cette explosion de tendresse réveillait un confus instinct maternel enfoui dans le sein de cette fille condamnée jadis pour avoir étouffé un enfant nouveau-né. A cette pensée et aux sons de cette voix enfantine, elle frissonnait jusque dans les entrailles; quelque chose de doux se fondait dans son cœur aigri, et elle avait grandement de envie pleurer.

— Allons, ma *gachette*, disait la Fleuriotte, dépechez-vous de dormir. Si vous êtes sage, je vous conduirai demain à la foire de la Sainte-Catherine.

— La Sainte Catherine, c'est la fête des petites filles, n'est-ce pas, maman.

— Oui, ma mie...

— Est-ce vrai, que ce jour-là Sainte Catherine apporte des joujoux aux enfants.

— Oui... quelquefois.

— Pourquoi est-ce qu'elle n'en apporte jamais chez nous ?

— Nous demeurons trop loin... et puis nous sommes trop pauvres.

— Elle n'en porte qu'aux riches alors?... Pourquoi?... Moi aussi, j'aimerais à avoir des joujoux.

— Eh bien, un jour... si vous êtes gentille... si vous vous endormez sagement, elle vous en donnera peut-être.

— Alors je vais dormir... pour qu'elle m'en apporte demain.

Un silence. Puis un souffle égal et léger. L'enfant s'était assoupie, la mère aussi. La Bretonne seule ne dormait pas. Une émotion poignante et tendre à la fois lui serrait le cœur, et elle pensait plus fort que jamais à ce petit qu'elle avait jadis étranglé... Cela dura jusqu'aux premières lueurs de l'aube... Au petit jour, la Fleuriotte et son enfant dormaient serrés. La Bretonne se glissa furtivement dehors et, marchant en hâte dans la direction

d'Auberive, ne s'arrêta qu'aux premières maisons. Là, elle remonta lentement l'unique rue, regardant les enseignes des boutiques. A la fin, l'une d'elles parut fixer son attention. Elle frappa aux volets et se fit ouvrir. C'était une mercerie, contenant aussi des jouets d'enfant, de pauvres jouets détraîchis: — poupées de carton, arches de Noël, bergeries. — Au grand ébahissement de la marchande, la Bretonne acheta tout, paya et sortit.

Elle reprenait le chemin du logis de la Fleuriotte, quand une main s'abattit sur son épaule. Elle se retourna et tressaillit en se trouvant en face d'un brigadier de gendarmerie. — La malheureuse avait oublié qu'il était défendu aux détenues libérées de séjourner aux abords de la maison centrale !...

— Au lieu de vagabonder ici, vous devriez déjà être à Langres, dit sévèrement le brigadier, allons, en route !

Elle voulut s'expliquer... Peine perdue !... En un clin d'œil, on réquisitionna une charette, on l'y fit monter sous l'escorte d'un gardarme et fouette cocher...

La charette roulait en cahotant sur la route gelée. La pauvre Bretonne serrait d'un air navré son paquet de joujoux entre ses doigts transis. A un tournant de la route, elle reconnut le sentier fuyant sous bois; son cœur sauta et elle supplia le gendarme de s'arrêter: — Elle avait une commission pour la Fleuriotte, une femme qui demeurait là à deux pas. — Elle suppliait avec tant d'énergie que le gendarme, bon homme au fond, se laissa fléchir. On lia le cheval à un arbre, puis on remonta le sentier. — Devant la porte, la Fleuriotte fendait du menu bois. En revoyant sa visiteuse en compagnie d'un gendarme, elle resta bouche bée et les bras ballants.

— Chut! fit la Bretonne, la petite dort-elle encore ?

— Oui... mais...

— Portez ces joujoux doucement sur son lit, et dites lui que c'est Sainte Catherine, qui les lui envoie... J'étais retournée à Auberive pour les quérir, mais il paraît que je n'en avais pas le droit, et on me ramène à Langres.

— Sainte mère de Dieu! s'écria la Fleuriotte.

— Chut !...

Elles approchèrent du lit. Toujours suivie de son escorte, la Bretonne éparpilla sur les couvertures les poupées, l'arche et la bergerie, baisa le bras nu de l'enfant endormie, et se retournant vers le gendarme qui se frottait les yeux.

— Maintenant, dit-elle, nous pouvons partir.

ANDRÉ THEURIET.

FIN

Un monsieur d'âge mûr cause avec la gérante d'un de ces établissements discrets où l'on se recueille moyennant le prix doux de quinze centimes.

— Vous avez l'air mélancolique, madame Durand, dit le client avec un accent plein de sollicitude.

— Pis que cela, monsieur, je suis furieuse... Figurez-vous qu'un parfumeur vient de louer le magasin à côté... Il va nous empestier avec ses odeurs !

FEUTRES NOUVEAUX

DERNIERS STYLES DE PARIS LONDRES ET NEW-YORK.

VIENNENT D'ÊTRE REÇUS CHEZ C. ROBERT

Le magasin populaire de chapellerie de Montréal.

PRIX DES PLUS MODÉRÉS

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitru.

Aux PATINEURS

GRANDE OUVERTURE DU

PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant,

SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cité
ADMISSION, 10 CTS.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmets. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mere Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Puch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon.

Jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE

D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU,

GÉRANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MÉRVEILLE, No 45, Place Jacques Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hotel-de-Ville.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel
MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin promptitude, et à prix très modérés.

